

FLORE LEFEBVRE DES NOËTTES

La Mate

L'enfance

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Cette pièce a été créée le 4 février 2015 à la Comédie de Picardie (Amiens).

Texte, conception et jeu : Flore Lefebvre des Noëttes ;
Direction d'acteur : Anne Le Guerneq ;
Regard scénographique : Valérie Jung ;
Création lumière : Laurent Schneegans ;
Costume : Laurianne Scimemi ;
Production : En Votre Compagnie ;
Coproducteur : Comédie de Picardie.

Avec le soutien du Théâtre du Nord, de la Comédie de l'Est, centre dramatique national d'Alsace, du centre dramatique national Besançon Franche-Comté et de la Maison des Métallos.

© 2015, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-444-7

À M. Smadja, et à mes filles.

PROLOGUE

Mater Noster !

Pater et Mater Noster !

Le Pater, la Mater !

Le Pate, la Mate !

« Faire pat » et « faire mat » sont deux figures finales du jeu d'échecs.

Pate et Mate ! Ainsi appelions-nous nos « paternels », avec un mélange de peur, de mépris et de haine. C'était à l'adolescence l'ennemi à abattre ! Si nous voulions survivre il fallait abattre le Pate et la Mate ou fuir très loin et faire sa vie tout seul. À 18 ans, nous les aînés, partîmes donc de la maison les uns après les autres ! « Salut les paternels, on va voir ailleurs ! » Mes quatre derniers frère et sœurs, eux, restèrent à la maison assez tard, car ils y furent plus heureux, plus chouchoutés par la Mate.

LE PATE

Édouard de son prénom, comme son père, comme tous ses ancêtres jusqu'à Zénon, cousin par alliance de Napoléon I^{er} comme notre grand frère, Édouard I, décédé enfant, comme mon petit frère, Édouard II, qui appela également son propre fils Édouard, Édouard III.

Le Pate, Édouard Fervent de Lamorantière, n'a pas connu son pate, mort à la guerre 14-18.

Le Pate était médecin militaire, lieutenant-colonel, quand il fut dans l'impossibilité de travailler, tombé fou l'année de ma naissance en 1957.

Le Pate est mort il y a longtemps.

Il était beau et effrayant.

Entre deux séjours à l'asile, le Pate nous apprenait à lire et à écrire, à jouer aux échecs en nous donnant sa dame pour équilibrer, à nager en nous tenant le menton d'une main et le maillot de l'autre, à faire du vélo. Il nous faisait faire nos devoirs en nous engueulant quand on n'allait pas assez vite ou qu'on ne comprenait pas, nous faisait pleurer en nous traitant de « bougre d'imbécile, mais réfléchis donc ! » puis disait : « Allez, t'es nulle, file dans ta chambre ! »

Une fois, ma sœur Antoinette apprenait à lire avec lui et devait nommer des syllabes : « *b* et *u* : *bu* ; *f* et *u* : *fu* ; *v* et *u* : *vu* ; *r* et *u* : *ru* ; *d* et *u* : *du*... » Vint le fatal « *c* et *u* », mais jamais elle n'osa prononcer « *cu* » !

Le Pate aimait à nous emmener à la Comédie-Française pour voir *Le Malade imaginaire*, avec Louis Seigner, où je n'ai jamais autant ri, j'avais 7 ans, *Les Fourberies de Scapin*, *Cyrano de Bergerac*, les Courteline et Feydeau et autres pièces avec Jean Piat, Georges Descrières, Jacques Charon et Jacques Toja, Micheline Boudet dans *Mais n'te promène donc pas toute nue*. La Mate qui aimait rire nous emmenait voir les Frères Jacques, Raymond Devos et Coluche. Le Pate avait un ami très cher, qui créa l'« Atelier des moins de 15 ans » du musée des Arts décoratifs, nous y allions gratis, les dix enfants, les jeudis après-midi. Cet ami était Pierre Belvès, qu'on appelait « Pierre Belle Veste ». Il nous apprit à dessiner et à peindre, en copiant des chefs-d'œuvre projetés en diapos ou en allant devant les toiles de maîtres au musée. Nous les copions sur d'immenses feuilles de papier épais qu'il découpait à la main en faisant plusieurs fois le pli au milieu. Il nous apprit que les affiches publicitaires déchirées c'était beau comme du Robert Rauschenberg. Pierre « Belle Veste », comme on disait, illustrait merveilleusement des histoires pour les albums du « Père Castor ». De lui, nous avons *Le Petit Poisson d'or* et *Roule galette*.

Le Pate était cultivé et intelligent, polyglotte (il parlait bien le latin, l'anglais, l'allemand et l'arabe), mais dans ses périodes maniaco-dépressives, ça ne se voyait plus du tout, il devenait bête, vulgaire et porno, violent et raciste ! C'était Docteur Jekyll

et Mister Hyde. En Mister Hyde, le Pate vivait deux phases, une première où la crise montait, la phase « maniaque Mister Hyde », et une seconde après l'asile, la phase « dépressive Mister Hyde ». En phase « maniaque Mister Hyde », il était très excité et l'on riait de ses élucubrations. Il écrivait alors avec un stylo à bille rouge et enquêtait sur des sujets absurdes, par exemple sur une épingle à cheveux de Grand-Mère, trouvée entre deux lattes de parquet. Avec son stylo rouge, il lisait et annotait de commentaires frénétiques et parfois stériles tous les livres de la collection « Que sais-je ? » pour mettre à jour son savoir encyclopédique. Sinon, il se transformait en bête, nous parlait à l'aide de marionnettes et nous terrifiait. La phase « dépressive Mister Hyde » était la plus terrible : il tournait littéralement en rond toute la journée sur cinquante centimètres carrés, ou restait allongé sur son lit en soupirant très fort, ou bien déambulait dans le couloir de long en large, marmonnant des choses incompréhensibles car, comme il ne mettait pas son dentier, ça sifflait et tout le bas de son visage et ses joues étaient creusés. Dans les temps de pause où sa voix se taisait, quand il portait son dentier, il s'occupait à le faire claquer et grincer, cela faisait un bruit de squelette. Il reçut tellement d'électrochocs et fit comme médecin militaire tant de radios sans protection que toutes ses dents avaient disparu. La Mate adorait le Pate, mais elle était complexée par son manque de culture face à un homme qui, en phase « Docteur Jekyll », était un érudit, chercheur en physiologie au Val-de-Grâce ! La Mate a très vite souffert à cause du Pate, même avant qu'il n'ait ses crises de folie, car il aimait toujours sa première femme,

morte dans des conditions tragiques. Il rencontra la Mate quelques mois après le drame, ils se marièrent très vite, la Mate adopta et s'occupa des trois filles du Pate mais le Pate vouait encore à sa première femme un culte d'amour, qui se manifestait par la présence de grandes photos la représentant et d'un secrétaire recelant l'essentiel de ses souvenirs, écrits, vêtements, chaussures. J'ai toujours connu le Pate en crise de folie, avec des moments de rémission.

Quand ma sœur Antoinette allait naître en 1961, la Mate ne savait pas s'il fallait d'abord interner le Pate puis aller accoucher ou l'inverse. Elle finit par partir accoucher, car l'internement du Pate était un processus long et compliqué, exigeait l'accord d'un tiers et c'était toujours tante Odile Harvard, le tiers. Tante Odile Harvard ! Richissime tante qui avait épousé un Américain pauvre, oncle Bill, à l'accent si prononcé qu'il déformait tous les mots ! Tante Odile Harvard, avec ses tailleurs Weill à carreaux noirs et blancs, ses boucles d'oreilles dorées, ses cheveux blonds laqués-impeccables-rien-ne-bouge, coiffés en arrière à la Gena Rowlands, son popotin opulent et large comme un département et ses gros seins enfermés dans une chemise de soie blanche à froufrous, ses bagues, ses bracelets or, sa montre, son sac à main verni noir avec armatures dorées au creux du bras ! Elle débarquait toujours en pleine crise du Pater et disait à chaque fois en clignant de l'œil droit car elle y avait un tic nerveux : « Alors Édouard, comment va ? » (Cela me semblait bizarre de dire « comment va ? » et non pas « comment ça va ? ») Et le Pater de faire sa réponse habituelle : « Ah ! Bonjour Odile, je sais très bien pourquoi vous êtes là ! Vous venez m'interner ! » Et la Mate s'inter-

posait, parlant fort, en détachant chaque syllabe pour bien se faire comprendre comme si le Pate était débile ou sourd : « MAIS ÉDOUAR-DOU-CHÉ-RI, TU-N'ES-PAS-DANS TON-É-TAT-NOR-MAL ! » Et tante Odile Harvard de répliquer au Pate sans écouter l'intervention de la Mate : « Mais non, Édouard, mais non, mais pas du tout, du tout, du tout, tout va très bien se passer ! Il faut être raisonnable ! »

Souvent le Pate en crise faisait des jeux de mots et des blagues puérides. Par exemple à propos de tante Odile il disait volontiers : « J'aime tes crocs-codile ! Ha ! Ha ! » Et il riait !

Une fois, très excité et en pleine crise montante « maniaque Mister Hyde », il aidait la Mate à faire les valises pour les vacances et lui passait le linge, en énumérant tout : « Une chemise de nuit, un pyjama, un pantalon, deux pulls, deux chemises, une paire de chaussures, trois tee-shirts, quatre paires de chaussettes, une carotte », et il lui refilait la carotte que la Mate, par automatisme, mettait dans la valise, il éclatait de rire en se tapant les mains sur les genoux et cela nous faisait rire aussi, mais pas la Mate qui nous engueulait en balançant la carotte, faisant remarquer que cela n'était pas drôle du tout. Parfois on allait tous ensemble faire interner le Pate au Val-de-Grâce, il devenait alors rebelle et insolent, posait ses pieds sur le bureau du psychiatre, le docteur Fervent (étrangement, il portait le même nom que lui !), qui fumait tranquillement la pipe et disait : « Monsieur Fervent, moi, j'ai tout mon temps ! » Et le Pate de dire : « Eh bien ça tombe bien, monsieur Fervent, car moi aussi j'ai tout mon temps ! Ah ! Ah ! » Et ça durait des heures de négociations pour qu'il accepte enfin de se faire interner.

Le Pate était très musclé, on dit de lui qu'il fit plusieurs fois le tour de la Corse en canoë-kayak. D'une santé robuste, il avait cependant les mains très douces et pleurait abondamment lorsqu'il essayait de nous raconter la guerre. Ses pieds étaient à la grecque, carrés et réguliers, j'en ai hérité et j'aime beaucoup mes pieds. J'y avais, sous mes pauvres pieds, pendant des années, de douloureuses verrues plantaires, qui lorsqu'elles étaient brûlées me faisaient souffrir encore plus et m'empêchaient de marcher. Ces verrues disparaissaient miraculeusement pendant les vacances au contact du sable et de la mer. Le Pater avait une écriture soignée, claire et minuscule, il aimait écrire des lettres à la famille, sur lesquelles il peignait à l'aquarelle, au bas des pages, des fleurs sur le motif.

Le Pate, avec ou sans dentier, mettait des heures à mâcher et était toujours le dernier à finir son assiette. La Mate perdait patience, ne le laissait pas finir et rembarquait tout à la cuisine dans un tourbillon. Il se relevait alors la nuit pour manger, la Mate le surveillait d'un œil, l'autre œil dormait. Le Pate, en crise « maniaque Mister Hyde », achetait de grands couteaux qu'il ouvrait à côté de lui au moment des repas, on avait peur qu'il ne s'en serve pour nous trucider. La Mate le réprimandait en lui disant de « cacher ça », il se mettait en colère et l'on avait encore plus peur de lui. Une fois il força sa très vieille tante Suzon, qui avait sempiternellement la goutte au nez, à lui acheter six couteaux d'un coup chez un armurier !

Lorsqu'on n'en pouvait plus du Pate, que sa crise montait, qu'il traînait à la maison avant que nous négocions son hospitalisation, nous essayions de

l'endormir, car la nuit ni le jour il ne dormait et restait exalté ; nous faisons alors des tisanes dont une seule était « empoisonnée » de somnifères puissants, noyés dans une tonne de miel ou de sucre. Tout le monde devait boire la tisane afin que cela paraisse plus naturel.

Le Pate se réveillait la nuit pour aiguiser ses couteaux comme un boucher, ce qui traumatisait la maisonnée. La Mate en chemise de nuit pleurait, plaquée comme un gros rat contre le mur les bras derrière le dos, en hoquetant : « J'n'en peux plus, j'n'en peux plus » en appuyant sur le « peux ». La nuit donc, il découpait méthodiquement des carottes en morceaux bien réguliers et les mettait dans la friteuse, ses obsessions étant d'aiguiser les couteaux et de faire fonctionner la friteuse avec n'importe quoi du moment qu'elle fonctionnât. On parlait pour qu'il se recouche, mais il s'agissait de plus belle, faisait couler l'eau dans la baignoire pour y faire des installations d'art plastique, avec des mouchoirs à carreaux et des éponges naturelles qui d'un coup, avaient l'air de reprendre vie... On avait tous déjà bu la tisane et il refusait de prendre ses médicaments. Que faire ? Ma sœur Annette était très forte en négociations et parvenait doucement à lui faire entendre raison.

LA MATE

Louise ou Lili de son prénom, la Mate est morte il n'y a pas très longtemps. Elle était belle et effrayante.

La Mate était une instinctive, mais quand parfois elle réfléchissait, elle portait l'index et le majeur de sa main droite collés sous son nez, les reniflait le temps de sa pensée, fronçant les sourcils, remontant les lèvres en pointe dans une expression de doute ineffable, la tête légèrement en arrière du cou, sa main gauche plongeant au milieu de ses deux seins, sa jambe droite tendue en avant reposant sur le talon, le pied pointant au ciel.

La Mate était une enfant malingre collée à sa mère, son pater étant mort des suites de la guerre 14-18. Elle ne l'a connu que par une photo, habillé en militaire et partant au front dont il revint gazé. Puis elle devint une belle plante brune, musclée, les cheveux noirs frisés, lorsqu'elle fut chef de meute sous le nom de « Canard Vibrant ». Elle s'engagea dans la religion catholique jusqu'à être nonne chez les franciscains, en sortit très vite malade et rencontra alors le Pate à qui elle consacra sa vie. Après Dieu le Père, elle se voua à Dieu mon père. À partir de ce moment-là elle se teignit les cheveux en blond.

Forte de ses nombreux accouchements, j'ai connu la Mate petite et grosse, habillée de jupes grises droites et courtes en drap de laine à doublure au-dessous du genou (on percevait le bruissement de la soie contre le bas de nylon) avec, enfoncés dedans, des chemisiers crème, qui mettaient en valeur sa poitrine, et un cardigan, c'était sa période classique. Elle portait alors des chaussures à talons qui faisaient du bruit, des parfums Dior ou Guerlain qui nous asphyxiaient et qui cachaient une puanteur chronique de l'entre-jambe ! Elle se lavait pourtant tous les soirs dans la baignoire remplie à ras bord avec du bain moussant bleu turquoise de la marque Obao, bleu, qui, à notre adolescence, lui tint lieu de religion, après Dieu et le Pate. Très peu maquillée, un peu de rouge à lèvres, elle teignait ses cheveux courts en blond clair avec une mèche sur le côté, elle portait des bijoux en or, des colliers de perles, des boucles d'oreilles à clips qui lui déformaient atrocement le lobe, des bracelets et des bagues (outre son alliance, l'une d'elles était carrée, avec un gros rubis entouré de diamants, belle bagouse laissée au clou plus tard, une autre d'argent était faite de cinq petits seins, celle-ci pouvait être efficace en cas de punition), plein de bagues, qu'elle perdait tout le temps dans la tuyauterie des lavabos et des éviers. Elle lavait ses bagues au savon de Marseille pour les faire briller et c'est là qu'elles glissaient au fond des canalisations. C'était un drame, elle hurlait en fronçant les sourcils, ce qui lui donnait un air de tragique grecque, forçant le Pate à tout démonter et à les repêcher dans la minute. Une fois elle perdit sa chevalière dans le sable d'une plage et ma sœur Annette par miracle la retrouva. La Mate pour la récompenser l'a emmenée